



**HAL**  
open science

## L'iconicité comme problème analogique

Philippe Monneret

► **To cite this version:**

Philippe Monneret. L'iconicité comme problème analogique. *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*, 2014, 1, pp.46-77. hal-01030785

**HAL Id: hal-01030785**

**<https://hal.science/hal-01030785v1>**

Submitted on 22 Jul 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'iconicité comme problème analogique

Philippe Monneret  
 Université de Bourgogne  
 GRéLiSC (EA 4178 CPTC)

Depuis une trentaine d'années, le concept d'iconicité est utilisé couramment en linguistique pour traiter le problème des rapports entre formes et significations. Ce concept, d'origine sémiotique, et plus précisément peircienne, doit son implantation en sciences du langage à Jakobson, dont l'article de 1965, « A la recherche de l'essence du langage », sert de point d'ancrage à la plupart des travaux contemporains sur la question<sup>1</sup>. Dans ce texte, Jakobson parvenait à sortir le cratylisme de son impasse onomatopéique en introduisant la notion de diagramme, l'un des membres de la trichotomie de l'icône selon Peirce. Élargi au diagramme, le thème de la relation entre signifiant et signifié redevenait fréquentable<sup>2</sup> parce que la similarité impliquée dans ce cas ne concerne que la relation entre deux signifiés d'une part, deux signifiants d'autre part. Deux signifiés d'une part, deux signifiants d'autre part : la barre du signe n'est donc pas franchise ; le signifiant n'étant pas directement impliqué dans une relation de similarité avec le signifié, le principe de l'arbitraire du signe est préservé. Certes, les excentricités de l'onomatopée demeuraient présentes sous la rubrique de l'image, autre élément de la théorie peircienne de l'icône<sup>3</sup> – nous y reviendrons –, mais la noblesse relationnelle du diagramme était suffisante pour que l'iconicité puisse acquérir un statut de question scientifique dans le champ des sciences du langage. Le concept s'est donc implanté, principalement dans le cadre de la linguistique fonctionnelle américaine<sup>4</sup>, chez des auteurs comme John Haiman et Talmy Givon notamment<sup>5</sup>, et possède, depuis 1997, non seulement son colloque bisannuel, financé par l'« Iconicity Research Project » des universités d'Amsterdam et de Zürich, mais aussi sa collection chez Benjamin, « Iconicity in Language and Literature », dirigée actuellement par Olga Fischer et Christina Ljungberg<sup>6</sup>.

Les recherches linguistiques sur l'iconicité distinguent classiquement l'iconicité d'image (« imagic ») de l'iconicité diagrammatique. Ces deux types d'iconicités correspondent à deux types de similarités : l'iconicité d'image prend en charge la similarité entre formes et significations tandis que l'iconicité diagrammatique désigne une similarité fondée sur la relation entre deux ou plusieurs formes (F1, F2, etc.) d'une part et deux ou plusieurs significations (S1, S2, etc.) d'autre part<sup>7</sup>. Or, ainsi définie, l'iconicité diagrammatique n'est rien d'autre qu'une analogie proportionnelle à quatre termes : [F1 : F2 = S1 : S2] (ou « F1 est à F2 ce que S1 est à S2 »). Dans une telle perspective, le concept d'analogie est donc sollicité pour désigner un cas particulier de l'iconicité linguistique<sup>8</sup>. Cependant, il suffirait d'élargir le concept

<sup>1</sup> Je n'aborderai pas ici une autre source importante de la problématique de l'iconicité, la source guillaumienne, principalement développée dans les champs de la linguistique française, italienne et espagnole. Je me permets de renvoyer sur ce point à Monneret (2003, 2005) et à la revue *Cahiers de linguistique analogique* qui s'inscrit largement dans cette perspective.

<sup>2</sup> Il le fut longtemps dans la tradition de l'empirisme des Lumières. Sur ce point, voir Nobile (2009, 2010).

<sup>3</sup> Le troisième membre de la trichotomie, la métaphore, n'est pas pris en compte par Jakobson dans son approche de l'iconicité (il s'agit d'une conception très particulière de la métaphore, sans rapport direct avec la métaphore au sens de Jakobson laquelle s'inscrit dans une polarité avec la métonymie). Voir notamment Deledalle (2002) et Monneret (2003) pour d'autres aspects de la lecture jakobsonienne de Peirce.

<sup>4</sup> Je me limiterai bien sûr ici à l'approche *linguistique* de l'iconicité, en laissant de côté l'iconicité théorisée par la sémiotique, en particulier visuelle (notamment chez Eco, Klinkenberg et le Groupe  $\mu$ , Sonesson, Bordron et quelques autres). L'iconicité est sans conteste l'un des grands thèmes de la sémiotique, un concept avec lequel les théories sémiotiques ne peuvent guère éviter de se confronter. Mais si la question du rapport entre l'iconicité linguistique et l'iconicité visuelle est capitale, elle ne saurait être envisagée sérieusement sans qu'on ait au préalable clarifié le sens de la première (certainement plus confus que celui de la seconde) – ce à quoi le présent propos vise justement à contribuer.

<sup>5</sup> Et dans la filiation des travaux de Dwight Bolinger (notamment de Bolinger, 1977).

<sup>6</sup> Christina Ljungberg a pris en 2006 la succession de Max Näanny, co-fondateur avec Olga Fischer de l'ensemble du projet.

<sup>7</sup> Il s'agit donc d'une relation entre deux relations. On verra plus loin que le problème se pose de savoir si cette relation est une relation de similarité ou d'identité.

<sup>8</sup> Par exemple, le rapport de succession temporelle entre les formes *veni, vidi, vici* est le même que le rapport de succession temporelle qu'entretiennent les événements désignés par ces verbes.

« classique » d'analogie, de sorte qu'il prenne en charge tout type de similarité, pour renverser ce rapport d'inclusion. En effet, si, en première approximation, on considère que l'analogie désigne tout processus impliquant des similarités, ce concept rend compte aussi bien de l'iconicité d'image que de l'iconicité diagrammatique. En d'autres termes, si la similarité joue un rôle majeur dans les phénomènes d'iconicité linguistique, cette relation peut aussi bien être prise en charge par le concept d'analogie que par celui d'iconicité.

L'intérêt de ce changement de perspective est double : il permet d'une part de clarifier le statut cognitif de l'iconicité, et d'autre part d'unifier plusieurs problématiques connexes. Car l'analogie est aujourd'hui un processus cognitif bien documenté, en particulier au plan développemental. Pour de nombreux auteurs, en dépit de divergences ponctuelles, il s'agit d'un processus fondamental de la cognition humaine, permettant de nombreux apprentissages et sur lequel reposent diverses aptitudes complexes, dont, crucialement, la catégorisation. Or l'iconicité, comme concept sémiotique descriptif, décrit un processus de formation ou de fonctionnement du signe sans impliquer explicitement un processus cognitif particulier. L'innovation théorique que la linguistique analogique apporte à la question de l'iconicité consiste donc à établir un lien de causalité entre les structures dites « iconiques » dans les langues naturelles et les processus cognitifs de type analogique. Mais elle inclut aussi un programme d'unification théorique, puisque l'analyse des contreparties linguistiques de l'analogie au sens cognitif permet de regrouper des problématiques qui sont actuellement traitées dans des cadres théoriques distincts et sans aucune relation : raisonnement par analogie<sup>9</sup>, iconicité, catégorisation, correspondances transmodales (« crossmodal ») – autant de questions qui suscitent un vif intérêt dans des disciplines distinctes, psychologie cognitive, linguistique, sémiotique, philosophie de l'esprit, neurosciences, mais dont on ne perçoit pas encore la profonde parenté.

L'objectif de mon propos sera donc de plaider en faveur d'une exploitation linguistique du concept d'analogie, concept qui non seulement subsume les faits linguistiques traditionnellement regroupés sous la notion d'iconicité, mais aussi les inclut dans un ensemble dont la cohérence est justifiée par son rapport causal avec un processus cognitif unique.

\* \* \*

Commençons par examiner quelques-unes des définitions de l'iconicité utilisées par les linguistes contemporains qui s'intéressent à cette question. Cet examen permettra de préciser de quelle manière les notions d'analogie et/ou de similarité sont impliquées dans le concept d'iconicité. L'une des définitions les plus fréquemment citées est celle qu'Olga Fischer a proposée dans un article sur la grammaticalisation datant de l'année 2000, et qui est désormais utilisée comme définition de référence dans l'« Iconicity Resarch Project » :

Iconicity as a semiotic notion refers to a natural resemblance or analogy between the form of a sign ('the signifier', be it a letter or sound, a word, a structure of words, or even the absence of a sign) and the object or concept ('the signified') it refers to in the world or rather in our perception of the world. The similarity between sign and object may be due to common features inherent in both: by direct inspection of the iconic sign we may glean true information about its object. In this case we speak of 'imagic' iconicity (as in a portrait or in onomatopoeia, e.g. 'cuckoo') and the sign is called an 'iconic image.' When we have a plurality of signs, the analogy may be more abstract: we then have to do with diagrammatic iconicity which is based on a relationship between signs that mirrors a similar relation between objects or actions (e.g. a temporal sequence of actions is reflected in the sequence of the

---

De même, le rapport quantitatif ou dimensionnel entre les formes *altus* et *altissimus* (la seconde forme étant plus grande que la première) est identique au rapport entre les qualités désignées (la hauteur désignée étant nécessairement plus grande lorsqu'on emploie le superlatif *altissimus* que lorsqu'on utilise la forme simple *altus*). Ces exemples classiques sont empruntés à Jakobson (1965).

<sup>9</sup> Au sens psychologique traditionnel de cette notion, c'est-à-dire dans le cadre général de la résolution de problèmes.

three verbs in Caesar's dictum "veni, vidi, vici"): in this instance, the sign (here the syntactic structure of three verbs) is an 'iconic diagram.' Obviously, it is primarily diagrammatic iconicity that is of great relevance to language and literary texts. Both imagic and diagrammatic iconicity are not clean-cut categories but form a continuum on which the iconic instances run from almost perfect mirroring (i.e. a semiotic relationship that is virtually independent of any individual language) to a relationship that becomes more and more suggestive and also more and more language-dependent. (Fischer, 2000 : 150)

On remarque en tout premier lieu que l'analogie, non précisément définie mais prise au sens de « ressemblance » ou de « similarité », est au cœur de cette définition de l'iconicité. En tant que notion sémiotique, l'iconicité désigne donc la relation d'analogie qui existe entre d'une part la forme du signe, c'est-à-dire le signifiant, et d'autre part l'objet, le concept ou le signifié, auxquels ce signe réfère dans le monde, « ou plutôt dans notre perception du monde ». Quant à la distinction entre l'iconicité d'image et l'iconicité diagrammatique, elle repose sur un double contraste entre le concret et l'abstrait d'une part, l'unicité et la pluralité d'autre part. L'iconicité d'image s'applique au signe isolé et manifeste un type concret de similarité entre le signe et l'objet, au sens où ces derniers possèdent des traits inhérents communs, comme dans le cas de l'onomatopée ou du portrait. L'iconicité diagrammatique concerne des ensembles de signes et son caractère abstrait provient de la nature relationnelle de la similarité qu'elle manifeste, puisqu'elle signifie que des signes ont entre eux une relation qui est similaire à celle qu'ont les objets ou les actions auxquels ils réfèrent. Ainsi, dans le célèbre exemple issu de Jakobson (1965), les événements désignés par chacun des verbes de la phrase *veni, vidi, vici* se succèdent, tout comme les signes désignant ces actions se succèdent dans la phrase.

Cette distinction pose plusieurs problèmes. Tout d'abord, il apparaît que le concept d'analogie, envisagé comme un synonyme de « ressemblance » ou de « similarité », permet de distinguer les deux types d'iconicités en ce que l'iconicité diagrammatique reposerait sur une analogie relationnelle, plus abstraite que l'iconicité d'image. Ce point de vue présente l'avantage apparent d'une homogénéité de la notion d'iconicité, entièrement définie par la relation d'analogie/similarité : l'iconicité en général correspond à l'analogie/similarité entre signifiant et signifié ; l'iconicité d'image à l'analogie/similarité entre un signifiant et un signifié ; l'iconicité diagrammatique à l'analogie/similarité de la relation existant entre plusieurs signifiants avec celle qui existe entre les signifiés qui leur sont associés. On remarque cependant qu'une telle conception de l'iconicité diagrammatique ne coïncide pas exactement avec la définition de l'analogie proportionnelle, qui ne consiste pas en une analogie/similarité de rapports, mais en une *égalité* de rapports. L'analogie proportionnelle se définit classiquement comme une similarité entre deux totalités fondée sur l'égalité des rapports qu'entretiennent les parties de chacune des totalités. D'ailleurs, dans l'exemple donné pour illustrer l'iconicité diagrammatique, les signifiants de *veni, vidi* et *vici* se succèdent exactement au même sens que se succèdent les actions désignées par ces verbes ; il n'y a pas *similarité* entre la succession des formes et celle des contenus mais bien *identité* d'une seule et même relation de succession. C'est donc bien un cas d'analogie proportionnelle qui est ainsi illustré, et non pas un cas de similarité entre des rapports. Ce que l'on peut conclure de cette première série de remarques, c'est qu'une conception de l'iconicité à partir d'une définition « lâche » de l'analogie comme synonyme de « similarité » ou de « ressemblance », d'une part nous prive d'une distinction utile entre les deux notions (on verra plus loin que l'analogie peut être considérée comme un processus générique *impliquant* un processus de similarité), mais aussi et surtout qu'elle masque la spécificité de l'analogie proportionnelle, qui reste tout de même un aspect essentiel de la relation analogique<sup>10</sup>.

Par ailleurs, et indépendamment de ces remarques terminologiques, il est douteux que la ligne de partage entre l'iconicité d'image et l'iconicité diagrammatique soit judicieusement tracée par la distinction entre une analogie/similarité de type non-relationnel et une analogie/similarité de type relationnel. En effet, l'iconicité d'image semble également présenter un aspect relationnel. Dans le cas des onomatopées par

<sup>10</sup> Il ne s'agit peut-être pas d'un problème essentiel du point de vue de la problématique de l'iconicité, et on verra plus loin que Peirce est à l'origine de cette formulation de l'analogie comme similarité de rapport. Cependant, du point de vue de la problématique analogique, il est important de signaler cette distinction, et de s'interroger sur la différence entre une analogie comme égalité de rapport et une analogie comme similarité de rapports (ce que nous ne ferons pas ici).

exemple, la dimension relationnelle est liée au fait qu'elles peuvent être décrites au niveau phonologique (*coucou* comprenant une occlusive sourde /k/ et une voyelle grave /u/), et par conséquent au moyen de constituants, les phonèmes, qui sont eux-mêmes de nature différentielle, donc relationnelle. C'est d'ailleurs ce qui explique les variations des formes onomatopéiques selon les langues considérées, puisque chaque langue possède une structure phonologique qui conditionne la perception des phénomènes sonores (perception catégorielle). Au fond, toute similarité impliquant des phonèmes peut être considérée comme présentant un aspect relationnel. Mais au-delà de cette première réserve à caractère assez théorique, on peut surtout remarquer que les phénomènes relevant de l'iconicité d'image sont souvent décrits d'une manière relationnelle. Considérons le cas classique de l'opposition /i/-/a/ en français. Si l'on observe, comme tendent à le montrer un certain nombre d'expérimentations psycholinguistiques sur la question (Fonagy, Perterfalvi)<sup>11</sup>, que cette opposition phonologique correspond à une opposition sémantique ou conceptuelle entre le petit, l'étroit, le léger d'une part, et le grand, le large, le lourd d'autre part, une telle observation comporte bien une dimension relationnelle irréductible. Ce n'est pas le phonème /i/ isolé qui renvoie au petit, à l'étroit ou au léger, mais le /i/ en tant qu'il s'oppose au /a/, dans une langue comme le français, où ces phonèmes sont les points extrêmes sur l'axe de l'aperture (/i/ le plus fermé, /a/ le plus ouvert) qui se trouve ainsi sémiotisé d'une façon particulière – et encore une fois propre à une langue ou à un groupe de langues. Or si l'on peut montrer que les faits de ce genre, relevant du symbolisme phonétique, sont de nature relationnelle, faudra-t-il pour autant les compter comme des cas de l'iconicité diagrammatique ? On voit bien qu'une telle solution aurait pour conséquence immédiate une réduction extrême de la catégorie de l'iconicité d'image, qui serait alors limitée à des cas très spécifiques où la similarité entre signifiant et signifié serait indiscutablement directe, non relationnelle, comme peut-être dans le cas de certains phénomènes intonatifs exprimant iconiquement des émotions – la colère, par exemple, lorsqu'elle est signifiée par une grande intensité sonore (ou, au plan articulatoire, par une grande tension musculaire). Certes, Olga Fischer indique que l'iconicité diagrammatique joue un rôle bien plus important que l'iconicité d'image (« Obviously, it is primarily diagrammatic iconicity that is of great relevance to language and literary texts »), mais cela ne signifie pas que l'ensemble de l'iconicité linguistique soit coextensif de l'iconicité diagrammatique puisqu'elle maintient la distinction des deux types d'iconicités. Reste un dernier aspect, selon lequel la particularité de l'iconicité d'image viendrait de ce que l'examen direct du signe iconique permettrait d'accéder à des propriétés de l'objet (« by direct inspection of the iconic sign we may glean true information about its object »). Mais nous verrons en examinant de près la conception peircienne de l'iconicité que cette propriété vaut en réalité pour toute icône, y compris pour les diagrammes.

Au total, l'analyse de cette première définition de l'iconicité fait donc apparaître (i) que l'iconicité est bien définie à partir de l'analogie, (ii) que la conception de l'analogie impliquée dans la définition de l'iconicité pourrait être améliorée par une distinction entre analogie et similarité et par la prise en considération de l'analogie proportionnelle, (iii) que la distinction entre iconicité d'image et iconicité diagrammatique ne peut pas être fondée sur la distinction entre une analogie directe et une analogie relationnelle entre signifiant et signifié dans la mesure où l'iconicité d'image présente cruciallement des aspects relationnels, (iv) finalement que l'iconicité d'image, dépouillée des cas de l'onomatopée et du symbolisme phonétique qui ont une dimension relationnelle intrinsèque, se réduit à des cas très limités, ce qui remet en cause la pertinence de la distinction entre les deux grands types d'iconicités.

Ces observations peuvent être confirmées à l'examen d'une autre définition influente de l'iconicité, celle que John Haiman a proposée pour *The Encyclopedia of Language and Linguistics* (1994). Haiman rend tout d'abord hommage à Jakobson, grand précurseur de la critique du « dogme » de l'arbitraire du signe<sup>12</sup>, puis propose une définition explicitement articulée sur la conception peircienne du signe :

In his typology of signs, Charles S. Peirce drew attention to the existence of different kinds of icons. The most common icon is the image which, like a

<sup>11</sup> Voir aussi, pour une investigation récente sur cette question, Ohtake et Haryu (2013).

<sup>12</sup> « The idea that there is no resemblance between the signs of language and the thoughts they stand for, is one of the oldest in linguistics thought. The first significant challenge to this dogma in the respectable philological tradition is Roman Jakobson's famous article 'Quest for the essence of language' (1965), which exploited Peirce's idea of the diagram as an attenuated icon » (Haiman 1994 : 1629). Pierre Guiraud, à la même époque, est un autre grand précurseur de cette problématique (voir ici-même l'article de F. Berlan).

photograph, attempts to resemble its referent completely. Much more important than the *image*, however, in all sign systems, is the *diagram*. Although the component parts of a diagram may not resemble what they stand for, the relationships among those components may approximate the relationships among the ideas they represent. Onomatopoeic words like 'moo' – iconic auditory images – are of peripheral importance in languages. Word order patterns like Caesar's 'Veni, vidi, vici', on the other hand, are diagrammatic icons, wherein the order of words corresponds to the order of events. (Haiman, 1994 : 1629-1630)

On retrouve ici, très clairement formulée, l'idée selon laquelle le diagramme est la structure iconique la plus importante. Le titre de la première partie de l'article est d'ailleurs « Diagrammatic Iconicity », les autres parties déclinant différents types d'iconicité diagrammatique ; et aucune partie de l'article n'est consacrée spécifiquement à l'iconicité d'image. D'autre part, l'iconicité diagrammatique est bien définie comme une similarité de relations (« the relationships among those components may *approximate* the relationships among the ideas they represent »), mais encore une fois illustrée par un exemple – toujours le même – dans lequel on observe plutôt une identité qu'une similarité de relations. Enfin, la nature des termes entre lesquels est située la similarité qui caractérise l'iconicité semble hésitante : dans l'iconicité d'image, cette similarité est placée entre l'image et son référent, tandis que dans l'iconicité diagrammatique, la relation entre les constituants du diagramme est mise en rapport avec la relation entre les idées qu'ils représentent. Au total, il apparaît assez nettement que l'iconicité d'image, dont la définition reste très approximative (que signifie « ressemble *complètement* à son référent » ?) n'est pas, pour Haiman, un problème suffisamment intéressant pour mériter un développement précis et rigoureusement argumenté.

Le consensus aisément repérable au sujet du caractère central de l'iconicité diagrammatique dans la problématique générale de l'iconicité linguistique appelle plusieurs commentaires. En premier lieu, la relégation comme phénomène marginal de l'iconicité d'image n'est pas sans conséquence sur la légitimité de la caractérisation comme « iconiques » des similarités linguistiques entre formes et significations. Car la notion d'icône véhicule tout même l'idée d'image, quelle que soit le sens technique qu'on lui donne, ce qui justifie d'ailleurs qu'elle soit particulièrement prisée des spécialistes de sémiotique visuelle. Or si l'iconicité linguistique la plus proche de la notion usuelle d'image (véhiculée par les exemples du portrait ou de la photographie<sup>13</sup>) n'occupe qu'une place très marginale dans l'ensemble des faits d'iconicité, la dénomination « iconicité » apparaît comme peu justifiée, puisqu'elle n'a plus qu'un rapport extrêmement ténu avec la notion d'image. En outre, comme on l'a déjà remarqué, la structure de l'iconicité diagrammatique, en dépit du problème de formulation lié à l'emploi inapproprié du concept de similitude dans la structure relationnelle, n'est autre que celle de l'analogie classique ou proportionnelle. On doit donc admettre que, si l'iconicité diagrammatique est le cœur de la problématique de l'iconicité, c'est en fait l'analogie qui est centrale dans cette problématique. Or repenser l'ensemble de la question de l'iconicité sous l'angle de l'analogie permet déjà de résoudre en partie la question encombrante de l'image, qui était centrale dans la dénomination du phénomène « iconicité » mais périphérique dans ses manifestations : l'onomatopée pourra être analysée comme un type d'analogie spécifique, mais le terme d'analogie, contrairement à celui d'iconicité, n'implique aucunement qu'elle possède un statut particulier.

Cependant, cette analyse ne permet pas encore de résoudre le problème de la place et de la définition de l'iconicité d'image. Les deux questions qui restent en suspens à ce propos sont les suivantes : i) l'iconicité d'image se limite-t-elle au cas de l'onomatopée ; ii) si elle possède elle-même une structure relationnelle, comment l'iconicité d'image se distingue-t-elle de l'iconicité diagrammatique ? Or le fait de concevoir l'iconicité comme un cas particulier d'analogie linguistique permet de répondre à ces questions, au moyen d'une spécification des entités entre lesquelles la relation d'analogie est établie. En d'autres termes, il s'agira ici de montrer que l'iconicité d'image se distingue de l'iconicité diagrammatique par la nature des éléments impliqués dans chacun de ces types d'analogies, l'iconicité d'image se caractérisant par le fait qu'elle implique les signifiants dans leurs propriétés intrinsèques, ce qui, on le verra, ne la limite pas à l'onomatopée.

<sup>13</sup> Qui sont également privilégiés dans Jakobson (1965).

Mais il convient auparavant de revenir sur un aspect paradoxal des deux définitions qui viennent d'être examinées. Dans les deux cas, l'iconicité d'image semble plus évidemment iconique que l'iconicité diagrammatique : elle est plus concrète pour Olga Fischer, plus commune pour John Haiman, et surtout, dans les deux cas, l'illustration par l'onomatopée suscite une comparaison avec le portrait ou la photographie. L'élargissement du concept d'icône aux structures diagrammatiques n'enlève donc rien au fait que l'iconicité d'image apparaisse comme la configuration la plus prototypique de l'iconicité<sup>14</sup>. Le paradoxe est donc le suivant : l'iconicité d'image serait la manifestation la plus typique de l'iconicité linguistique mais la moins représentée dans les langues (par rapport à l'iconicité diagrammatique) dans la mesure où elle se limite au cas de l'onomatopée. Cependant, comme on l'a déjà suggéré – et nous y reviendrons plus loin – le domaine de l'iconicité d'image s'élargit bien au-delà de l'onomatopée si on la considère comme un type d'analogie impliquant les propriétés intrinsèques des signifiants. Le paradoxe peut donc être éliminé de cette façon, en montrant que l'iconicité d'image n'est pas un phénomène marginal. Mais le premier argument de ce paradoxe mérite d'être examiné de plus près. Et pour savoir en quel sens l'iconicité d'image peut être considérée comme la manifestation la plus typique de l'iconicité linguistique, il est nécessaire de revenir à la conception peircienne de l'icône.

\* \* \*

Ce qu'on sait avec assurance de l'œuvre de Peirce, c'est qu'elle a donné lieu à bien des malentendus – terme le plus récurrent chez ses commentateurs. L'un des plus massifs est sans doute issu de l'extraction de la théorie du signe hors de l'ensemble dans lequel elle s'insère, et plus souvent même de la focalisation sur quelques concepts isolés, dont la fameuse trichotomie de l'indice, de l'icône et du symbole<sup>15</sup>. A cet égard, la relecture dont Peirce fait l'objet depuis quelques années dans le cadre de la métaphysique des sciences ou de la philosophie de l'esprit<sup>16</sup> a au moins eu le mérite de ressaisir la pensée de Peirce dans son ensemble, et d'avoir notamment montré que son apport consiste moins en la création d'une science régionale nommée « sémiologie »<sup>17</sup> qu'en la constitution d'une forme de réalisme scientifique, qui est devenue une référence de premier plan chez de nombreux philosophes des sciences<sup>18</sup>. Peirce est donc largement vu aujourd'hui<sup>19</sup> comme un auteur récupéré de l'impasse sémiologique et enfin remis à sa place parmi les philosophes des sciences, où il retrouve une nouvelle figure de précurseur génial<sup>20</sup> – ce qu'il fut en effet à maints égards.

En premier lieu, l'ontologie de Peirce se caractérise par la déclinaison de trois catégories fondamentales : la priméité, la secondéité et la tiercéité. Ces catégories ont été conçues très tôt, mais elles sont de celles dont Peirce ne dénierait jamais l'utilité<sup>21</sup>. Elles sont définies de la façon suivante dans une lettre à Lady Welby de 1904 :

<sup>14</sup> Ce qui était déjà visible chez Jakobson – voir sur ce point Monneret (2003 : 85-87).

<sup>15</sup> Il faut cependant reconnaître que Peirce lui-même, dans ses textes tardifs, reconnaît que cette trichotomie est celle qu'il a le plus souvent utilisée : « The fourth Trichotomy is the one which I most frequently use: Icon, Index, Symbol » (CP 8.368)

<sup>16</sup> Je pense en particulier, dans le domaine français, aux travaux de Christiane Chauviré et de Claudine Tiercelin.

<sup>17</sup> Dans la mesure où, pour Peirce, tout est signe, il ne saurait exister une discipline autonome dédiée à l'étude des signes (pour une argumentation sur ce point, voir Tiercelin (1993 : 43-46)).

<sup>18</sup> Dont Quine et Putnam parmi les plus notoires.

<sup>19</sup> Dans le champ philosophique, bien entendu.

<sup>20</sup> Voir par exemple les premières lignes du livre de T.L. Short, *Peirce's Theory of Signs*, qui est un symptôme très clair de cette tendance : « Peirce's theory of signs, or semeiotic, misunderstood by so many, has gotten in amongst the wrong crowd. It has been taken up by an interdisciplinary army of 'semeioticians' whose views and aims are antithetical to Peirce's own, and meanwhile it has been shunned by those philosophers who are working in Peirce's own spirit on the very problems to which his semeiotic was addressed » (Short 2004 : 1)

<sup>21</sup> « In pursuing this study I was long ago (1867) led, after only three or four years' study, to throw all ideas into the three classes of Firstness, of Secondness, and of Thirdness. This sort of notion is as distasteful to me as to anybody; and for years, I endeavored to pooh-pooh and refute it; but it long ago conquered me completely. Disagreeable as it is to attribute such meaning to numbers, and to a triad above all, it is as true as it is disagreeable » (CP 8.328)

The ideas of Firstness, Secondness, and Thirdness are simple enough. Giving to being the broadest possible sense, to include ideas as well as things, and ideas that we fancy we have just as much as ideas we do have, I should define Firstness, Secondness, and Thirdness thus:

- Firstness is the mode of being of that which is such as it is, positively and without reference to anything else.
- Secondness is the mode of being of that which is such as it is, with respect to a second but regardless of any third.
- Thirdness is the mode of being of that which is such as it is, in bringing a second and third into relation to each other. (CP 8.328)

Bien que ces catégories aient un champ d'application illimité, le texte dans lequel figurent leurs définitions se présente selon le point de vue d'une « idéoscopie », dont l'objet est constitué par les idées qui forment l'expérience ordinaire<sup>22</sup>. Peirce les illustre donc au moyen d'exemples empruntés à l'expérience de la vie mentale de l'homme, c'est-à-dire, dans son vocabulaire, au moyen d'idées. Les idées qui correspondent le plus typiquement à la catégorie de la priméité sont les sentiments (« feelings ») ou les simples apparences (« mere appearances »), autrement dit ce que l'on nomme aujourd'hui les *qualia*, comme propriétés dispositionnelles, qu'il exemplifie par le cas d'un écarlate particulier (celui d'une livrée royale) en tant que tel, indépendamment du fait qu'il soit perçu ou remémoré. Il s'agit donc – et c'est bien sûr pour cette raison qu'on peut l'envisager comme une « disposition »<sup>23</sup> – d'une pure possibilité : « It is simply a peculiar positive possibility regardless of anything else » (CP 8.329). De même, l'idée de la dureté ou encore de l'instant présent sont des idées appartenant à la catégorie de la priméité (*ibid.*). Passons maintenant à la secondéité. L'idée caractéristique de la catégorie de la secondéité est l'expérience de l'effort, conçue indépendamment de toute finalité, cet effort présupposant lui-même l'expérience d'une résistance. Si la priméité est la catégorie des « feelings » et du possible, la secondéité nous fait passer du côté de l'expérience ou de l'existence et du fait. Et par opposition à la dimension monadique de la priméité, la secondéité est structurée de façon dyadique ; elle implique deux éléments, l'un agissant sur l'autre : « Generally speaking genuine secondness consists in one thing acting upon another, – brute action<sup>24</sup> » (CP 8.330). Quand à la tiercéité, elle constitue une relation triadique qui introduit un nouveau paramètre, d'ordre mental, celui de la loi ou de la finalité : « If you take any ordinary triadic relation, you will always find a *mental* element in it. Brute action is secondness, any mentality involves thirdness » (CP 8.331). Peirce illustre cette catégorie par l'exemple du don, qui a nécessairement une structure triadique, du type « A donne B à C », et qui implique bien une forme de légalité : « Analyze for instance the relation involved in 'A gives B to C.' Now what is giving? It does not consist [in] A's putting B away from him and C's subsequently taking B up. It is not necessary that any material transfer should take place. It consists in A's making C the possessor according to *Law*. There must be some kind of law before there can be any kind of giving, – be it but the law of the strongest » (CP 8.331). Si en

<sup>22</sup> « *Ideoscopy* consists in describing and classifying the ideas that belong to ordinary experience or that naturally arise in connection with ordinary life, without regard to their being valid or invalid or to their psychology » (CP 8.328)

<sup>23</sup> La question des *qualia* et des propriétés dispositionnelles est l'un des *hot topics* de la philosophie de l'esprit contemporaine. On pourrait donc discuter abondamment à ce propos. Je me contenterai ici de rappeler, puisque cela ne concerne que lointainement mon sujet, que Peirce a lui-même consacré un développement à la « *quale-consciousness* » (CP 6.222-6.237) et que l'une des particularités intéressantes de son approche est que sa conception des *qualia* ne s'applique pas seulement aux sensations élémentaires mais aussi aux sensations complexes : « The *quale-consciousness* is not confined to simple sensations. There is a peculiar *quale* to *purple*, though it be only a mixture of red and blue. There is a distinctive *quale* to every combination of sensations so far as it is really synthesized – a distinctive *quale* to every work of art – a distinctive *quale* to this moment as it is to me – a distinctive *quale* to every day and every week – a peculiar *quale* to my whole personal consciousness » (CP 6.223). On notera enfin que les *qualia* et la priméité elle-même sont parfois définis en des termes très proches : « Each *quale* is in itself what it is for itself, without reference to any other » (CP 6.224) vs « Firstness is the mode of being of that which is such as it is, positively and without reference to anything else » (CP 8.328).

<sup>24</sup> Cette action d'une chose sur l'autre est dite « brutale » au sens où elle est considérée indépendamment de toute finalité, puisque la considération d'une finalité appartient à une autre catégorie, celle de la tiercéité : « I say brute, because so far as the idea of any *law* or *reason* comes in, Thirdness comes in. When a stone falls to the ground, the law of gravitation does not act to make it fall. The law of gravitation is the judge upon the bench who may pronounce the law till doomsday, but unless the strong arm of the law, the brutal sheriff, gives effect to the law, it amounts to nothing. True, the judge can create a sheriff if need be; but he must have one. The stone's actually falling is purely the affair of the stone and the earth at the time. »



effet posséder quelque chose ne se limite pas à l'avoir entre les mains, mais suppose, par exemple, qu'on a le droit de faire de cette chose tout ce qu'on voudra – la protéger, la transformer, la vendre ou la détruire –, cette possession a bien le statut d'une règle ou d'une loi. Sans une loi de cette sorte, personne ne possède rien, et par conséquent il est impossible de donner quelque chose à quelqu'un.

Ces premiers éléments permettent déjà de comprendre en quoi consiste la dimension hiérarchique des trois catégories ontologiques. Comme l'indiquait déjà la définition, certes très abstraite, qui est donnée dans cette lettre à Lady Welby, la tiercéité repose sur la secondéité qui elle-même repose sur la priméité. En d'autres termes, il n'y a pas de « second » sans un « premier », et pas de « troisième », sans un « second », donc également sans un « premier ». Une loi (tiercéité) n'existe pas si elle n'est pas susceptible de s'incarner dans des faits ou des expériences (secondéité), qui eux-mêmes ne se manifestent qu'en tant qu'ils actualisent des qualia (priméité). Par ailleurs, pour Peirce, la forme authentique de la tiercéité n'est autre que la relation triadique constitutive du signe : « In its genuine form, Thirdness is the triadic relation existing between a sign<sup>25</sup>, its object, and the interpreting thought, itself a sign, considered as constituting the mode of being of a sign. A sign mediates between the *interpretant* sign and its object ». (CP 8.332) L'interprétation (« the interpreting thought ») est donc un troisième qui met en relation un premier, le signe, avec un second, son objet. Or, comme l'atteste un autre texte de 1904, *New Elements*, si le signe est la forme authentique de la tiercéité, la forme authentique du signe n'est autre que le symbole :

We now come to the genuine sign, for which I propose the technical designation *symbol*, following a use of that word not infrequent among logicians including Aristotle. A symbol is defined as a sign which is fit to serve as such simply because it will be so interpreted (Peirce 1998 : 307)

L'emploi que fait Peirce de l'adjectif « authentique » (« genuine ») ne se comprend que par rapport à son opposé : les formes authentiques (de la tiercéité, du signe) sont telles en tant qu'elles ne sont pas dégénérées (« degenerate »), au sens mathématique et plus précisément géométrique du terme. Par exemple, un cercle peut être considéré comme un cas dégénéré d'ellipse ; un point est un cas dégénéré d'un segment dont les extrémités sont identiques ou encore un cas dégénéré d'un cercle dont le rayon serait nul. Une forme dégénérée est donc une spécification d'une forme plus générale, qui produit un cas-limite de cette forme assimilable à une forme plus simple. Or, l'icône et l'index sont analysés par Peirce comme deux niveaux de dégénérescence du symbole (ou du signe), l'icône étant la forme la plus dégénérée<sup>26</sup> :

Of signs there are two different degenerate forms. But though I give them this disparaging name, they are of the greatest utility, and serve purposes that genuine signs could not. The more degenerate of the two forms (as I look upon it) is the *icon*. This is defined as a sign of which the character that fits it to become a sign of the sort that it is, is simply inherent in it as a quality of it. For example, a geometrical figure drawn on paper may be an *icon* of a triangle or other geometrical form [...] A pure icon is independent of any purpose. It serves as a sign solely and simply by exhibiting the quality it serves to signify. The relation to its object is a degenerate relation. It asserts nothing. If it conveys information, it is only in the sense in which the object that it is used to represent may be said to convey information. An *icon* can only be a fragment of a completer sign (Peirce 1998 : 307)

Ce qui fait qu'une icône est un signe est dû uniquement aux qualités qu'elle exhibe. Sa relation avec l'objet est dégénérée parce qu'elle ne s'en distingue pas, en tant que signe, dans la mesure où certaines de ses qualités *sont* aussi celles de l'objet<sup>27</sup>. Si une figure géométrique est l'icône d'un triangle, certaines des qualités de cette figure (les trois traits en forme de triangle qui la constituent) sont aussi celles du triangle qui est son objet. Dans ce cas, il n'y a donc pas véritablement de relation avec l'objet, puisqu'une relation doit comporter deux éléments et que l'icône tend à la confusion

<sup>25</sup> On remarquera qu'ici, comme dans la plupart des autres textes de la maturité, le terme de *signe* se substitue à celui de *representamen*.

<sup>26</sup> La première version de cette analyse date de 1885, dans un article intitulé « On the Algebra of Logic » (CP 3.359-363). Pour plus de détails, voir Deledalle (1987 : 64-65)

<sup>27</sup> On pourrait également dire que ses qualités produisent sur l'esprit les mêmes effets que celles de l'objet.

du signe de l'objet ; c'est précisément la raison pour laquelle la relation de l'icône à son objet peut être considérée comme dégénérée. Mais l'icône est encore un signe dégénéré sur un autre plan, puisqu'elle est sans finalité<sup>28</sup>. Elle est donc un signe réduit à l'objet avec lequel elle tend à fusionner, et qui par ailleurs ne comporte pas d'interprétant ou de dimension mentale. Le cas de l'index représente une dégénérescence d'un degré inférieur puisque s'il est également dépourvu de signification en lui-même, sa relation avec l'objet n'est pas dégénérée : « The other form of degenerate sign is to be termed an *index*. It is defined as a sign which is fit to serve as such by virtue of being in a real reaction with its object [...] A pure index simply forces attention to the object with which it reacts and puts the interpreter into mediate reaction with that object, but conveys no information » (*ibid.*). En résumé, les deux degrés de dégénérescence du signe correspondent à une réduction des trois éléments constitutifs du signe à une dyade dans le cas de l'index, et à une quasi-dyade, au sens où elle tend vers d'unité, dans le cas de l'icône.

Considérons maintenant l'icône comme priméité. En tant que priméité, l'icône est un type d'être, au même titre que les qualia, qui se caractérise par ce qu'il est en propre, sans référence à rien d'autre : « An Icon is a Representamen whose Representative Quality is a Firstness of it as a First. That is, a quality that it has *qua* thing renders it fit to be a representamen. Thus, anything is fit to be a Substitute for anything that it is like » (CP 2.276). Cependant, comme l'indique aussi cette définition, l'icône se caractérise également par sa similarité (« likeness ») avec l'objet. On retrouve ces deux aspects de la définition de l'icône dans l'un des textes les plus tardifs, « A Sketch of Logical Critics » (1909) :

« But I had observed that the most frequently useful division of signs is by trichotomy into firstly Likeness, or, as I prefer to say, Icons, which serve to represent their object only in so far they resemble them in themselves ; secondly, *Indices*, which represent their objects independently of any resemblance to them, only by virtue of real connections with them, and thirdly *Symbols*, which represent their objects, independently alike of any resemblance or any real connection, because dispositions or factitious habits of their interpreters insure their being so understood » (Peirce 1998 : 460-461)

Or une similarité implique deux éléments. Il y a donc une tension paradoxale dans la définition de l'icône puisqu'elle appartient à la catégorie de la priméité tout en impliquant une secondéité. Cette tension est un autre aspect de l'icône comme cas dégénéré, c'est-à-dire comme cas-limite d'une catégorie. Mais si l'on illustre le concept d'icône par des exemples comme ceux du portrait ou de la photographie, il est difficile de percevoir cet aspect paradoxal de la définition de l'icône. Les exemples de ce genre – dont on a vu qu'ils sont privilégiés dans la littérature linguistique sur l'iconicité, et cela dès Jakobson –, rendent bien compte de la dimension « similarité » de l'icône, mais pas de sa dimension « priméité ». Pour percevoir cet aspect, il convient de s'appuyer sur d'autres exemples, qui apparaissent chez Peirce lorsqu'il tente d'expliquer ce que serait une icône « pure ». Une icône pure se caractérise, nous l'avons déjà relevé, par la fusion du signe et de l'objet :

The third case is where a dual relation between the sign and its object is degenerate and consists in a mere resemblance between them. I call a sign which stands for something merely because it resembles it, an *icon*. Icons are so completely substituted for their objects as hardly to be distinguished from them. Such are the diagrams of geometry. A diagram, indeed, so far as it has a general signification, is not a pure icon; but in the middle part of our reasonings we forget that abstractness in great measure, and the diagram is for us the very thing. So in contemplating a painting, there is a moment when we lose the consciousness that it is not the thing, the distinction of the real and the copy disappears, and it is for the moment a pure dream, - not any particular existence, and yet not general. At that moment we are contemplating an *icon*." (Peirce 1992 : 226 [1885])

<sup>28</sup> Peirce donne *a contrario* l'exemple suivant : « If one meets a man whose language one does not know and resorts to imitative sounds and gestures, these approach the character of an icon. The reason they are not pure icons is that the purpose of them is emphasized. A pure icon is independent of any purpose » (*ibid.*).

On notera que cette idée est encore présente dans les textes de la maturité :

Now, the *Icon* may undoubtedly be divided according to the categories; but the mere completeness of the notion of the icon does not imperatively call for any such division. For a pure icon does not draw any distinction between itself and its object. It represents whatever it may represent, and whatever it is like, it in so far is. It is an affair of suchness only. (CP 5.74 [1903])

Peirce donne tout d'abord l'exemple du diagramme en géométrie. Mais le diagramme n'est pas vraiment une icône pure, puisqu'il a une signification générale c'est-à-dire une valeur de type. Il y a donc encore un écart entre la figure géométrique particulière dessinée sur le papier et l'objet qu'elle représente. Cependant, lorsque le mathématicien est plongé dans son analyse de ce diagramme, il tend à oublier cet écart et à se comporter avec le diagramme dessiné, c'est-à-dire le signe, comme s'il s'agissait de l'objet lui-même<sup>29</sup>. Cette fusion ou cette confusion du signe et de l'objet est étroitement liée au fait que l'icône est définie comme une priméité, donc par le fait qu'elle signifie en vertu de ses propriétés exclusivement, propriétés qu'elle partage avec l'objet. L'intérêt majeur de l'icône, c'est donc qu'elle confronte immédiatement à ce qu'elle signifie<sup>30</sup>, ou si l'on veut, qu'elle « montre » ce qu'elle signifie<sup>31</sup>. Le second exemple est du même ordre : lors de la contemplation d'un tableau, s'il nous arrive, dans une sorte de rêverie, d'être plongé dans la représentation picturale au point de perdre de vue la distinction entre le tableau lui-même et ce qu'il représente, à ce moment, au sens de Peirce, nous contemplons une icône – qui n'est ni de l'ordre de l'existence (comme l'est l'indice, en tant que second), ni de la généralité (comme l'est le symbole, en tant que troisième). Ni existence, ni généralité, l'icône pure est quelque chose comme une idée, ou plus exactement la possibilité d'une idée, un possible, donc, ce qui est conforme à son appartenance à la catégorie de la priméité :

Representamen by Firstness alone can only have a similar Object. Thus, a Sign by Contrast denotes its object only by virtue of a contrast, or Secondness, between two qualities. A sign by Firstness is an image of its object and, more strictly speaking, can only be an *idea*. For it must produce an Interpretant idea; and an external object excites an idea by a reaction upon the brain. But most strictly speaking, even an idea, except in the sense of a possibility, or Firstness, cannot be an Icon. A possibility alone is an Icon purely by virtue of its quality; and its object can only be a Firstness. (Peirce 1998 :273, [1903])

Si ces descriptions donnent une idée de l'icône véritable, de l'icône pure, celle à partir de quoi le concept d'iconicité doit être compris, il est tout à fait évident que l'iconicité des linguistes, telle qu'elle apparaît dans les définitions qui ont été présentées plus haut, n'a guère de rapport avec l'iconicité peircienne et semble présenter des enjeux assez différents<sup>32</sup>. Cependant, bien que l'iconicité soit strictement définie comme une idée (ou un possible), Peirce admet que l'on puisse étendre le terme aux objets qui provoquent des idées de ce genre, tout au moins quand le contexte n'exige pas une technicité maximale du propos :

It [l'icône] is of the nature of an appearance, and as such, strictly speaking, exists only in consciousness, although for convenience in ordinary parlance and when extreme precision is not called for, we extend the term *icon* to the

<sup>29</sup> C'est tout l'intérêt de l'icône : elle permet ainsi de découvrir de nouveaux aspects de l'objet, même si celui-ci n'existe pas (autrement dit des caractères que l'objet aurait s'il existait, ou aura s'il doit exister). C'est à cet aspect de l'icône qu'Olga Fischer fait allusion lorsqu'elle écrit, au sujet de l'iconicité d'image, « by direct inspection of the iconic sign we may glean true information about its object ». Cependant, pour Peirce, cette propriété vaut pour toute icône en tant que telle, et ne se limite pas au seul cas de l'iconicité d'image.

<sup>30</sup> « It will be observed that the icon is very perfect in respect to signification, bringing its interpreter face to face with the very character signified. For this reason, it is the mathematical sign *par excellence* » (Peirce 1998 : 307)

<sup>31</sup> « A large part of logic will consist in the study of the different monstrative signs, or icons, serviceable in reasonings » (CP 4.76). Notons en passant que cette conception de l'icône est l'un des aspects intéressants de la confrontation entre Peirce et Wittgenstein.

<sup>32</sup> Il était évidemment nécessaire de passer par un examen un peu approfondi de l'icône au sens peircien pour parvenir à cette première conclusion. Comme on le verra plus loin, la plupart des linguistes emploient le concept d'iconicité au sens d'hypoiconicité. Le long développement qui a été consacré à la définition de l'icône chez Peirce visait donc à remédier à cette confusion.

outward objects which excite unconsciousness the image itself (CP 4.447 [1903])

Mais il admet surtout un autre type d'extension, en introduisant une distinction entre l'icône elle-même et le signe iconique, appelé également hypoicône, et c'est par le biais de cette extension que nous retrouverons la source d'inspiration de l'iconicité linguistique :

A sign by Firstness is an image of its object and, more strictly speaking, can only be an *idea* [...]. But a sign may be *iconic*, that is, may represent its object mainly by its similarity, no matter what its mode of being. If a substantive be wanted, an iconic representamen may be termed a *hypoicon*. Any material image, as a painting, is largely conventional in its mode of representation; but in itself, without legend or label it may be called a *hypoicon*. (CP 2.276 [1903])

La différence entre l'icône et l'hypoicône repose donc sur le fait que les hypoicônes ne sont pas des primétés. Elles ne font que *participer à la priméité* selon des modes différents (où l'on retrouvera la division ternaire entre une première, une seconde et une troisième priméité). L'icône, elle, appartient à la catégorie de la priméité, ce qui signifie notamment qu'aucun existant ne peut être une icône, ou qu'une icône ne peut être qu'une possibilité. En revanche, dans le cas du signe iconique ou de l'hypoicône, la catégorie ontologique du signe n'est plus pertinente. Le seul critère qui définit l'hypoicône est donc celui de la similarité avec l'objet, de quelque nature que soit le signe (une image matérielle, une peinture, etc., donc une chose existante, pas une pure possibilité). Nous retrouvons ainsi la conception linguistique de l'iconicité, avec la distinction entre images, diagrammes et métaphores :

Hypoicons may be roughly divided according to the mode of Firstness of which they partake. Those which partake of simple qualities, or First Firstnesses, are *images*; those which represent the relations, mainly dyadic, or so regarded, of the parts of one thing by analogous relations in their own parts, are *diagrams*; those which represent the representative character of a representamen by representing a parallelism in something else, are *metaphors*. (CP 2.277 [1903])

Ces quelques lignes constituent la référence théorique fondamentale de la linguistique de l'iconicité<sup>33</sup>. On y retrouve les caractérisations que nous avons mises en évidence dans les définitions de Fischer et de Haiman : l'idée que l'iconicité d'image se caractérise par l'existence de traits communs entre le signe et l'objet et qu'à ce titre, elle se distingue de l'iconicité diagrammatique fondée sur une similarité de relations ; l'idée que l'iconicité diagrammatique se caractérise par une analogie – plutôt que par une identité – de relations. La seule différence évidente entre l'hypoicône peircienne et l'iconicité linguistique réside apparemment dans le fait que cette dernière ne retient pas, dans son appareil théorique, le troisième type d'hypoicône, la métaphore. Cependant, une autre réduction aux conséquences plus dommageables peut être observée : l'éviction de toute référence au concept de priméité. Or c'est précisément cette notion qui permet d'affiner la caractérisation de l'iconicité d'image et d'en faire apparaître le caractère fondamental.

Compte tenu des analyses précédentes au sujet du concept d'icône, les points suivants peuvent être établis :

- Peirce pose une distinction très nette entre d'une part « être une icône » et d'autre part « être iconique » ou, ce qui équivalent, « être une hypoicône ». Une hypoicône n'est donc pas une icône. Par conséquent, la linguistique de l'iconicité n'est pas une linguistique de l'icône mais de l'hypoicône.
- La distinction entre l'icône et l'hypoicône peut être précisée à partir des traits définatoires de l'icône. Or, comme on l'a vu, Peirce définit l'icône de deux façons complémentaires :
  - (i) d'une part, positivement, l'icône est un signe par priméité (ce qui l'oppose à l'index, signe par secondéité et au symbole, signe par tiercéité). L'expression « signe par » signifie que la catégorie ontologique mentionnée

<sup>33</sup> Il s'agit aussi d'une référence théorique importante en sémiotique visuelle.

confère au signe son être de signe, ou si l'on veut sa sémiotité. A la différence de l'icône, l'hypoicône n'est pas assignée à la catégorie ontologique de la priméité. Sa sémiotité est seulement fondée sur l'un des aspects de la priméité : la similarité entre le signe et l'objet. C'est en cela qu'elle participe à la catégorie de la priméité. Si, en tant que priméité, l'icône est une pure possibilité – au même titre que les qualia sont des propriétés dispositionnelles –, l'hypoicône peut être un objet accessible à la perception (toute image matérielle par exemple, si on la considère en elle-même (CP 2276)). Par conséquent, l'expérience de l'hypoicône peut être une simple expérience perceptive, tandis que, comme nous l'avons également relevé, l'expérience de l'icône, qui est expérience d'une possibilité pure, est une expérience-limite qui ne correspond ni à celle d'un existant, ni à celle d'une généralité (par exemple le moment où, contemplant le tableau, le spectateur prend le signe pour l'objet).

(ii) d'autre part, l'icône est définie comme un cas dégénéré du symbole, seul signe authentique et tiercéité authentique. C'est d'ailleurs ce qui confère à l'icône son caractère de cas-limite. En revanche, l'hypoicône n'est pas un cas dégénéré du symbole, au sens où elle tendrait vers la confusion du signe et de l'objet, mais seulement un signe qui, de quelque nature qu'il soit, se caractérise par sa similarité avec son objet. Le concept de dégénérescence ne s'applique pas non plus au sein de la catégorie de l'hypoicône : l'image et le diagramme ne peuvent être considérés comme des cas dégénérés de la métaphore. La hiérarchie des catégories ne s'applique donc pas aux hypoicônes : un diagramme ou une métaphore ne présupposent pas une image (au sens où la secondéité et la tiercéité présupposent la priméité).

- La distinction entre les trois types d'hypoicônes est présentée par Peirce comme une nouvelle application de la trichotomie. Si l'image est une « première priméité » (« first firstness »), cela signifie que le diagramme est une seconde priméité et la métaphore une troisième priméité. Il me semble que le seul moyen de comprendre ces caractérisations consiste à interpréter le terme « priméité » dans ces trois expressions au sens strict de « similarité ». Dans ce cas, l'image est une similarité dans l'ordre de la priméité, le diagramme une similarité dans l'ordre de la secondéité et la métaphore une similarité dans l'ordre de la tiercéité. Si on laisse de côté ce dernier cas, peu présent dans la linguistique de l'iconicité, il reste à expliquer la différence entre une similarité comme priméité et une similarité comme secondéité. En appliquant la définition générale de la priméité et de la secondéité (voir *supra*), on parvient à l'idée que l'image serait une similarité qui est ce qu'elle est indépendamment de quoi que soit d'autre et le diagramme une similarité qui est ce qu'elle est relativement à autre chose, c'est-à-dire à un second. Or les définitions que propose Peirce de l'image et du diagramme comme hypoicônes ne permettent pas, me semble-t-il, d'interpréter les catégories ontologiques de la priméité et de la secondéité dans toutes leur profondeur, mais obligent à les restreindre au sens minimal de « monadique » pour la priméité – c'est-à-dire sans relation avec quoi que soit d'autre –, et de « dyadique » pour la secondéité – c'est-à-dire fondé sur une relation entre deux éléments (au moins). Autrement dit, l'iconicité d'image serait une similarité non-relationnelle, tandis que l'iconicité diagrammatique serait une similarité relationnelle. C'est pourquoi les autres attributs des catégories ontologiques sont peu pertinents pour l'image et surtout pour le diagramme : on ne voit pas en quoi l'image serait de l'ordre d'une pure possibilité (en tant que priméité), ni en quoi le diagramme (en tant que secondéité) serait de l'ordre de l'action et de la réaction, impliquant un élément qui agit sur l'autre (voir *supra*). La seule caractérisation qui reste proche des catégories ontologiques fondamentales est l'idée que l'image implique des qualités, puisque les qualités, elles, peuvent vraiment être envisagées comme des priméités. Par conséquent, on pourrait aussi bien fonder la distinction de l'image et du diagramme sur l'implication de qualités dans la similarité : l'image est fondée sur une similarité qui implique des qualités (et c'est en cela qu'elle participe de la priméité), tandis que le diagramme est fondé sur une similarité qui exclut la présence de qualités. Or cette nouvelle façon de définir l'image et le diagramme permet non seulement de comprendre pourquoi l'image est plus proche de l'icône que ne l'est le diagramme – puisqu'elle participe vraiment de la catégorie de la priméité, en tant qu'elle implique des qualités, et que la

priméité est la catégorie définitoire de l'icône –, mais aussi d'évacuer le problème soulevé précédemment du caractère possiblement relationnel de l'iconicité d'image, puisque l'opposition entre image et diagramme ne repose plus sur l'opposition entre une similarité relationnelle et une similarité non-relationnelle.

En utilisant le concept d'analogie plutôt que celui de similarité – pour des raisons qui seront exposées un peu plus loin – je définirai donc l'iconicité d'image comme *une analogie impliquant des qualités*, c'est-à-dire les propriétés intrinsèques<sup>34</sup> des signifiants (acoustiques ou articulatoires dans le cas du signifiant oral ; visuelles ou gestuelles dans le cas du signifiant graphique et des langues des signes) et l'iconicité diagrammatique comme une analogie impliquant n'importe quel type d'entité linguistique, à l'exception des signifiants comme tels.

\* \* \*

Si l'on considère que l'analogie est un processus central dans la cognition humaine<sup>35</sup>, il n'est guère surprenant qu'on s'attende à en trouver des traces ou des effets dans les langues ou les processus linguistiques, et par conséquent qu'on développe un champ de recherche – celui de la « linguistique analogique » – spécifiquement consacré à l'étude des contreparties linguistiques des processus analogiques. C'est au sein de ce champ de recherches que l'on propose de repenser ici la question de l'iconicité linguistique.

Commençons par préciser la nature de l'analogie comme processus cognitif. L'approche contemporaine de l'analogie dans le domaine de la psychologie est dominée par la « structure-mapping theory » développée par Dedre Gentner<sup>36</sup>, version élaborée (ou « cognitivisée ») de l'analogie proportionnelle du type « A est à B ce que C est à D ». Le « mapping » est le processus central de l'analogie, qui s'effectue entre une « source » ou une « base » (la situation la plus familière ou la plus concrète) et une « cible » (la situation nouvelle ou moins bien connue)<sup>37</sup>. Il consiste tout d'abord en un « alignement » de la source et de la cible de l'analogie, c'est-à-dire dans le dégagement d'une structure relationnelle commune à la source et à la cible à partir de la mise en correspondance biunivoque de certains de leurs éléments constitutifs et de leurs relations. Par exemple, dans une analogie entre le système cardio-vasculaire et un système hydraulique muni d'une pompe, l'alignement consiste à mettre en correspondance (i) un certain nombre d'éléments de la source et de la cible – le cœur et la pompe, les artères et les tuyaux, le sang et le liquide qui circule dans le système hydraulique, mais aussi (ii) un certain nombre de relations entre des éléments de la source avec le même nombre de relations entre des éléments de la cible : la relation entre le cœur et le sang d'une part, la pompe et le liquide d'autre part ; la relation entre le sang et les artères d'une part, le liquide et les tuyaux d'autre part, etc. (figure 1 (a)).

Selon le « principe de systémativité », l'alignement se développe tant qu'il le peut, pour permettre d'établir une structure relationnelle commune aussi complète que possible. Lorsque l'alignement est effectué, un nouvel élément de la structure de la

<sup>34</sup> Ces propriétés sont dites « intrinsèques » par opposition aux propriétés « extrinsèques » dues principalement à leur position relative (qu'un signifiant soit situé avant ou après un autre). Par exemple, considérer, à propos de *veni, vidi, vici* que les signifiants s'inscrivent dans une relation de succession temporelle, ce n'est pas impliquer les propriétés intrinsèques des signifiants mais leurs propriétés extrinsèques. Cette opposition entre propriétés intrinsèques et propriétés extrinsèques peut donc être comprise au sens de l'opposition entre propriétés « essentielles » et propriétés « accidentelles ». Dans tous les cas, ces propriétés sont produites et perçues par des sujets. Le terme « intrinsèque » ne doit donc pas être entendu au sens d'« indépendant du sujet ».

<sup>35</sup> Certains animaux non humains ont aussi des capacités analogiques rudimentaires (voir p. ex. Fagot et Parron, 2010; Thompson et Flemming, 2008).

<sup>36</sup> Voir notamment Gentner (1983), Gentner et Markman (1997), Gentner, Holyoak and Kokinov (2001), Gentner et Smith 2012.

<sup>37</sup> Dans le raisonnement par analogie, la phase du mapping est précédée par une phase de sélection d'une source de l'analogie et suivie par une phase d'évaluation. La question de la sélection d'une source pertinente pour l'analogie est bien sûr cruciale, et reste aujourd'hui largement ouverte.

source n'existant pas encore dans la structure de la cible peut être sélectionné et projeté sur la cible, ce qui correspond à la réalisation d'une inférence (Figure 1 (b)). Par exemple, si j'ajoute à la représentation du système hydraulique le paramètre de la pression dans le système, je peux en inférer le rôle de la pression artérielle. Enfin, outre les inférences, l'analogie permet aussi de produire des abstractions (Figure 1 (c)).

Pour compléter cette description très sommaire du modèle de base de l'analogie au sens cognitif du terme, un aperçu de l'état actuel des recherches dans le domaine peut être donné à partir du rapport du projet « Humans. The Analogy-Making Species » – un projet européen qui s'est déroulé de 2006 à 2010 (European Commission Grant FP6-NEST 029088), a impliqué 9 universités dans le monde et produit environ 200 publications. Le texte descriptif du projet insiste bien sur le caractère central de l'analogie dans la cognition humaine :

The ability to make analogies lies at the heart of human cognition and is a fundamental mechanism that enables humans to engage in complex mental processes such as thinking, categorization, and learning, and, in general, understanding the world and acting effectively on it based on her/his past experience.[...] The ability to see a novel experience, object, situation or action as being “the same” as an old one, and then to act in an approximately appropriate manner (and then fine-tuned to fit the novel experience), is, almost unquestionably, one of the capacities that sets humans apart from all other animals<sup>38</sup>.

Parmi les conclusions du rapport remis à l'issue de ce projet de recherche, on relève notamment :

- que l'analogie ne serait pas un mécanisme indépendant dans la cognition humaine, mais plutôt un phénomène émergent, fondé sur des mécanismes élémentaires également utilisés pour d'autres tâches cognitives, et qui entrent en interaction pour produire des analogies ;
- que les processus analogiques influencent fortement et d'une manière dynamique les processus perceptifs ;

---

<sup>38</sup> [http://cordis.europa.eu/search/index.cfm?fuseaction=proj.document&PJ\\_RC�=10456257](http://cordis.europa.eu/search/index.cfm?fuseaction=proj.document&PJ_RC�=10456257)

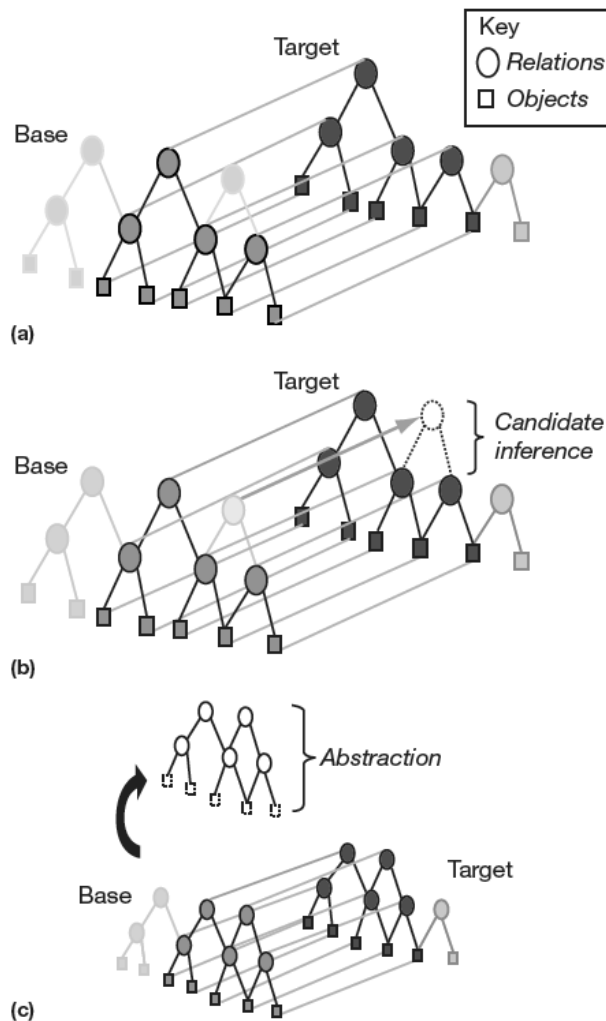


Figure 1 (Gentner et Smith 2012)

- que l'analogie joue un rôle important dans la récupération des informations mémorisées ;
- que les analogies transfèrent les émotions associés, de la source à la cible comme de la cible à la source ;
- que l'analogie peut fonctionner d'une manière automatique à un niveau inconscient.

J'ajouterais enfin, pour clore ce rapide tour d'horizon de l'approche cognitive de l'analogie, que dans le champ particulier de la psychologie du développement, l'analogie fait également l'objet de recherches approfondies. A la suite des travaux de Gentner, deux directions de recherches principales se sont développées : l'une s'attache au rôle des connaissances dans les performances analogiques de l'enfant, et tend à montrer que si les enfants ont une bonne connaissance des entités mises en relation, ils sont très précocement<sup>39</sup> aptes à la manipulation d'analogies et améliorent cette aptitude parallèlement à l'accroissement de leurs connaissances (Goswami et Brown 1990, Goswami 1992)<sup>40</sup> ; l'autre cherche à mettre en évidence le rôle des fonctions exécutives – contrôle inhibiteur, flexibilité cognitive – dans les performances analogiques et montre que celles-ci s'améliorent avec le développement de ces fonctions exécutives (Richland et al. 2006, Thibaut et al. 2010a, 2010b).

<sup>39</sup> Dès l'âge d'environ trois ans, voire dès dix-huit mois selon Goswami.

<sup>40</sup> Pour Gentner, le facteur principal quant au développement consiste plutôt dans l'aptitude de l'enfant à s'emanciper de la similarité perceptive pour acquérir l'aptitude à la similarité relationnelle (Rattermann et Gentner, 1998)

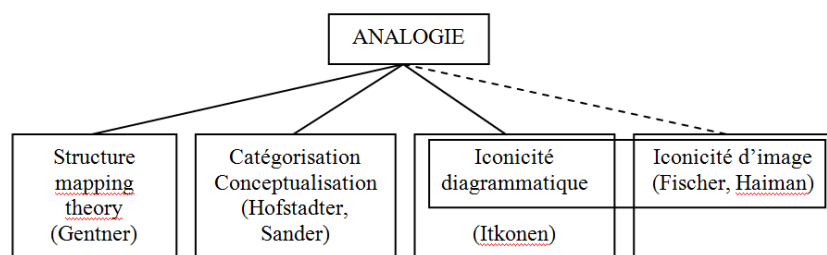


En marge de ce courant dominant dans l'approche de l'analogie, assez homogène au plan théorique en dépit des variations dues aux centres d'intérêts spécifiques de chaque chercheur, certains spécialistes, principalement Douglas Hofstadter et Emmanuel Sander, élargissent le concept d'analogie à la catégorisation et la conceptualisation<sup>41</sup>. Un seul et même processus, l'analogie, serait à la base de l'inférence dans le raisonnement par analogie, et à la base de la catégorisation ou de la conceptualisation (c'est-à-dire de la reconnaissance d'une entité comme membre d'une catégorie ou comme instanciation d'un concept<sup>42</sup>). L'enjeu de cette unification consiste à faire apparaître l'analogie comme le véritable processus majeur de la cognition humaine :

« One should not think of analogy-making as a special variety of *reasoning* (as in the dull and uninspiring phrase “analogical reasoning and problem-solving,” a long-standing cliché in the cognitive-science world), for that is to do analogy a terrible disservice. After all, reasoning and problem-solving have (at least I dearly hope!) been at long last recognized as lying far indeed from the core of human thought. If analogy were merely a special variety of something that in itself lies way out on the peripheries, then it would be but an itty-bitty blip in the broad blue sky of cognition. To me, however, analogy is anything but a bitty blip – rather, it's the very blue that fills the whole sky of cognition – analogy is *everything*, or very nearly so, in my view » (Hofstadter 2001 : 116-117)

La plupart des psychologues qui s'intéressent à l'analogie admettent bien sûr que celle-ci joue un rôle dans la catégorisation, mais ils n'iraient sans doute pas jusqu'à assimiler les deux processus. Pourtant, il y a bien dans l'analogie comme dans la catégorisation et dans la conceptualisation (i) un processus de « structure mapping », (ii) des inférences possibles à partir de ce mapping, (iii) un processus dans lequel quelque chose d'inconnu est ramené à quelque chose de connu (au moins dans les deux premiers cas). J'admettrai donc ici, au moins à titre d'hypothèse, que l'analogie puisse être étendue à la catégorisation et à la conceptualisation.

Or la portée de l'analogie ne s'arrête pas là. Dans *Analogy as Structure and Process*, Itkonen (2005) intègre à l'analogie l'ensemble des phénomènes relevant de l'iconicité diagrammatique, y compris l'isomorphisme<sup>43</sup>. Mais si l'on admet, comme on l'a montré précédemment, que l'iconicité d'image peut aussi bien être théorisée comme un autre cas d'analogie, c'est l'ensemble de la problématique de l'iconicité linguistique (au sens par exemple de Fischer ou de Haiman) qui peut être envisagée sous l'angle de l'analogie. Schématiquement<sup>44</sup> :



Bien entendu, une telle extension oblige à redéfinir l'analogie. En donnant au mot « entité » un sens très large (une entité peut être une situation, un événement, un objet, un concept, un signifié, un signifiant ou encore un pattern articulatoire correspondant à la prononciation d'un phonème), et en employant « similarité » dans un sens extensif (c'est-à-dire qui inclut tous les types de similarités, structurelle ou non, fondée sur des propriétés communes référentielles, fonctionnelles, finales ou autres), l'analogie peut être définie comme un *processus qui requiert une relation de*

<sup>41</sup> Voir notamment Hofstadter (2001), Sander (2000), Hofstadter et Sander (2013).

<sup>42</sup> Les auteurs emploient indifféremment « catégorisation » et « conceptualisation ».

<sup>43</sup> Il est impossible de rendre compte ici de tous les apports de ce livre d'Itkonen à la question de l'analogie telle que je l'envisage. Il reste que son point de vue est radicalement différent, dans la mesure où son point de départ n'est pas l'analogie au sens psychologique du terme, mais l'analogie au sens abstrait ou logique.

<sup>44</sup> Les traits pleins correspondent aux acceptions employées par les auteurs mentionnés. Le trait pointillé correspond à l'extension que je propose.

*similarité entre deux entités, relation établie, consciemment ou non, par un individu singulier dans un contexte singulier.*

Cette définition appelle immédiatement deux remarques<sup>45</sup> : (i) les termes d'analogie et de similarité sont pris dans un sens assez différent de l'usage actuel en psychologie : par convention<sup>46</sup>, « analogie » est ici le nom générique d'un type de processus (qui peut être instancié par différents processus particuliers : raisonnement, catégorisation, conceptualisation, formation d'un mot, etc.) ; « similarité » indique la nature de la relation qui permet le processus (elle s'oppose par exemple à « contiguïté », « inclusion », « méronymie ») – et puisque l'établissement d'une relation est lui-même un processus, l'analogie apparaît donc comme un processus qui « encapsule » un autre processus ; (ii) pour l'usage requis en linguistique analogique, la seule chose qu'exige cette définition en termes de réalisme psychologique, c'est que l'existence de processus fondés sur ce que l'on nomme usuellement en psychologie cognitive des similarités ou des analogies soit avérée, et, compte tenu de ce que nous avons vu précédemment, cela semble bien être le cas (en dépit de désaccords éventuels sur l'analyse détaillée de ces processus<sup>47</sup>).

Admettons cinq paramètres fondamentaux de la description linguistique : (i) les événements sensori-moteurs (ESM), dont font partie la production et la réception du signifiant, (ii) le signifiant, (iii) le signifié, (iv) le concept<sup>48</sup> et (v) la réalité externe. A partir de ces cinq paramètres, vingt-cinq types théoriques de relations de similarité peuvent être envisagés, que l'on peut ramener à quinze types, si l'on élimine des couples identiques<sup>49</sup>. Dans cette esquisse de typologie des similarités, on indiquera dans chaque cas le genre de processus analogique que ces similarités permettent d'effectuer :

« similaire à »	ESM	signifiant	signifié	Concept	réalité externe
ESM	analogie homogène				
signifiant	analogie hétérogène	analogie homogène			
signifié	analogie hétérogène	analogie hétérogène	analogie homogène		
concept	analogie hétérogène	analogie hétérogène	analogie hétérogène	analogie homogène	
réalité externe	analogie hétérogène	analogie hétérogène	analogie hétérogène	analogie hétérogène	analogie homogène

<sup>45</sup> Je n'ai pas la place de commenter ici la partie finale de la définition (caractère conscient ou non du processus, singularité individuelle et contextuelle du processus).

<sup>46</sup> Car on aurait très bien pu substituer analogie et similarité dans cette définition.

<sup>47</sup> Cette définition permet aussi, me semble-t-il, de clarifier le rapport entre analogie, similarité, raisonnement analogique et catégorisation. Si « analogie » (ou « processus analogique ») est le nom générique de tout processus qui « encapsule » un processus de construction d'une relation de similarité, on peut alors admettre les définitions suivantes : la catégorisation est un processus analogique consistant à percevoir une entité comme membre d'une catégorie sur la base de la similarité de cette entité avec d'autres éléments de la catégorie (qu'il s'agisse d'une similarité basée sur des traits, des relations, des buts, etc.) ; le raisonnement par analogie est un processus analogique consistant à effectuer des inférences à partir d'une entité (ou plusieurs entités) sur la base de sa similarité avec une autre entité (ou avec plusieurs entités). Le clivage entre la position du type Gentner et la position du type Hofstadter/Sander devient alors un simple problème de convention terminologique. L'ambiguïté repose (i) sur le fait que le terme « analogie » est aussi utilisé comme synonyme de l'expression « raisonnement par analogie » ; on a donc une « analogie<sub>1</sub> » qui est le nom générique d'un ensemble de processus analogiques (c'est le sens que je donne ici à « analogie ») et une analogie<sub>2</sub> qui signifie « raisonnement par analogie » ; (ii) sur le fait que la prédication sous-jacente est ou bien une attribution (« X est<sub>1</sub> un Y » signifiant « X fait partie de la classe des Y », comme dans « La baleine est un mammifère »), ou bien un jugement d'identité portant sur les dénominations (« X est<sub>2</sub> un Y » signifiant « X et Y sont deux noms d'une seule et même chose », comme dans « Clark Kent est Superman »). La position du type Hofstadter/Sander est la suivante : « la catégorisation est<sub>1</sub> une analogie<sub>1</sub> ». La position du type Gentner est la suivante : « la catégorisation n'est<sub>2</sub> pas une analogie<sub>2</sub> ». Les indices permettant de lever l'ambiguïté, ces deux assertions peuvent être considérées comme valides.

<sup>48</sup> Sans entrer dans les détails, je distingue classiquement le concept comme représentation mentale non linguistique du signifié comme représentation mentale associée aux mots d'une langue naturelle.

<sup>49</sup> Je précise bien qu'il s'agit d'une simplification à vocation méthodologique : la relation de similarité n'est pas toujours symétrique ; elle l'est même rarement.

On notera encore, avant d'entrer dans les détails, que le processus analogique peut être envisagé sous son aspect strictement processuel (processus analogique lui-même) ou sous son aspect résultatif (structure analogique résultant du processus)<sup>50</sup>. Mais, en linguistique, une distinction supplémentaire doit être introduite, pour rendre compte de la différence entre les aspects individuels (discours) et les aspects collectifs du langage (langue). Il convient donc de prendre en compte les quatre cas suivants :

	<b>Processus</b>	<b>Structures</b>
<b>Niveau individuel</b>	Processus analogique réalisé par le système cognitif du locuteur réel	Structure analogique disponible dans le système cognitif du locuteur réel
<b>Niveau collectif</b>	Processus analogique validé au plan d'une langue (analogie dans le changement linguistique)	Structure analogique disponible dans une langue donnée (qui résulte d'un phénomène de cognition sociale impliquant des normes)

L'analogie est dite « homogène » si la similarité s'effectue entre deux entités de même nature ontologique, « hétérogène » si ce n'est pas le cas. Par ailleurs – mais je ne l'indiquerai pas systématiquement – chacun de ces types d'analogies peut être réalisé sous une forme binaire (entre deux entités perçues comme des totalités) ou sous une forme proportionnelle (entre les parties de deux entités ou entre deux couples d'entités). Les analogies homogènes correspondent à des similarités bien connues<sup>51</sup> :

- la similarité entre événements sensori-moteurs rend compte en premier lieu de la notion de signifiant, puisque les unités de ce que l'on nomme *signifiant*, les phonèmes, ne sont autres que des catégories motrices en production et sensorielles en réception<sup>52</sup>. Ce type de similarité s'applique également à certaines synesthésies (p.ex. entre des nombres en tant que formes et des couleurs) et aux correspondances transmodales (« crossmodal », par exemple entre formes visuelles et sons, du type « maluma-takete »)<sup>53</sup>, dans la mesure où on considère qu'il s'agit de phénomènes se situant au niveau perceptif ;
- la similarité entre signifiants correspond aux cas de la paronomase ou de la rime par exemple. Dans le cas de signifiants de langues différentes, ce type de similarité joue un rôle important dans la problématique de l'intercompréhension<sup>54</sup>.
- la similarité entre signifiés correspond principalement aux cas de la polysémie (similarité entre deux signifiés pour un même signifiant) et de la synonymie (similarité des signifiés de deux signes distincts) ;
- la similarité entre concepts renvoie notamment à une forme de hiérarchie conceptuelle : le fait de considérer que deux concepts sont similaires conduit à former un concept englobant qui les subsume<sup>55</sup>. Un autre type de similarité entre concepts est le cas des « métaphores conceptuelles », au sens de Lakoff, selon lesquelles un concept est projeté sur un autre concept, plus élémentaire, avec lequel il entretient une relation de similarité<sup>56</sup> (par exemple la spatialisation du temps).

<sup>50</sup> Cette distinction est clairement prise en charge par Itkonen (2005).

<sup>51</sup> Je me contente de donner quelques exemples. L'exploration détaillée de chacune de ces catégories sera proposée dans des publications ultérieures.

<sup>52</sup> Le fait que la perception des sons du langage soit catégorielle signifie bien que nous ne percevons pas les sons du langage comme des singularités mais comme des occurrences de catégories, c'est-à-dire des occurrences de phonèmes.

<sup>53</sup> Sur la question des synesthésies, voir Ramachandran et Hubbard (2001 a et b). Les travaux de Spence et Deroy (Deroy et Spence (2013), Spence et Deroy (2012, 2013), Spence et Parise (2012)) plaident en faveur d'une distinction nette entre les synesthésies (qui n'apparaissent que chez certains sujets) et les correspondances transmodales (qui sont très largement partagées). Sur « Maluma-Takete », voir Nobile, ici-même.

<sup>54</sup> Voir E. Castagne et Ph. Monneret (à paraître).

<sup>55</sup> Par exemple, Hannah Arendt argumente en faveur d'une similarité entre les concepts de « nazisme » et de « communisme » (et bien sûr des réalités auxquelles ces concepts réfèrent), ce qui se traduit par la construction du concept de « totalitarisme ». La critique de ce concept passe donc par la critique des jugements de similarité formulés lors de la justification du concept englobant.

<sup>56</sup> « Nous soutenons qu'une grande partie de notre système conceptuel normal est structuré métaphoriquement, c'est-à-dire que *la plupart des concepts sont en partie compris en termes d'autres concepts* » (Lakoff et Johnson, 1985, p. 14. Nous soulignons).

- enfin, la similarité entre réalités externes correspond aux processus de catégorisation et de conceptualisation. Lorsque des singularités du monde externe sont perçues comme similaires, soit en raison d'attributs partagés, soit parce qu'elles sont vues comme ayant une structure commune (similarité relationnelle), ou pour tout autre raison conditionnée par le type de catégorie considéré, elles peuvent être considérées comme faisant partie de la même catégorie ou du même concept (en fonction de la visée pragmatique adoptée). Bien entendu, la catégorisation peut aussi être envisagée selon la perspective de la similarité conceptuelle, en particulier dans l'usage ordinaire du langage<sup>57</sup>.

En revanche, les analogies hétérogènes mettent en jeu des similarités qui ne sont généralement pas prises en compte dans l'étude de l'analogie par la psychologie cognitive<sup>58</sup>. Parce qu'elles sont hétérogènes, ces analogies posent, au moins en apparence, un problème particulier : elles requièrent qu'un même type de prédicat ou de relation puisse être appliqué à des entités de nature ontologique différente et ce problème se pose aussi bien pour la similarité d'attributs que pour la similarité de structure. Par conséquent, les propriétés éligibles pour ce genre de similarité sont parfois des propriétés très générales, du type « cohésion », « complexité », « quantité », « ordre séquentiel », etc.<sup>59</sup>.

Parmi ces analogies hétérogènes, trois grands types de cas peuvent être distingués :

- les cas où le signifiant est impliqué en tant que tel, comme représentation ou par le biais d'une réalisation sensori-motrice (analogie entre signifiant ou occurrence sensori-motrice d'un signifiant d'une part et signifié / concept / référent d'autre part), qui sont classiquement traités dans la perspective de la notion d'iconicité d'image. Ces cas correspondent notamment à l'onomatopée et au symbolisme phonétique ;
- les cas où le signifiant n'est pas impliqué en tant que tel, mais en tant qu'il est associé à un signifié. Dans ce type de cas, c'est donc le signe dans son ensemble qui est impliqué dans la relation de similarité. C'est dans cette rubrique qu'on rangera les grands principes d'iconicité du fonctionnalisme (principe de quantité, de distance, d'ordre séquentiel, etc.). Dirven et Verspoor (2004 : 11) exposent ainsi le principe de quantité : « The iconic principle of quantity accounts for our tendency to associate more form with more meaning and, conversely, less form with less meaning. By stretching the o-sound of *long* as in *That's a loooooog story* we iconically express the idea of an "extremely long" story. » Un autre exemple classique du principe de quantité est celui du pluriel, pour lequel, dans la plupart des langues, un augment au plan du signifiant (plus de signifiant) traduit la pluralité au plan du signifié (plus de signifié). Un dernier exemple enfin, très simple, mais d'une portée assez vaste. Kleiber remarque très justement que l'unité ontologique des dénominations est marquée iconiquement par la totalité que constitue la dénomination au plan formel : « Le *tout* ou *unité ontologique* est précisément marqué iconiquement par le tout formel que représente la dénomination » (Kleiber, 2001, 36). Ce type de similarité entre le plan formel et le plan référentiel ou conceptuel permet de faire l'hypothèse d'une différence de saillance entre les représentations qui disposent d'une dénomination (monolexicale ou polylexicale) et celles qui n'en ont pas. Les dernières sont moins saillantes cognitivement. On parlera dans ce cas d'*iconicité de la dénomination*.
- les autres cas, qui renvoient à des similarités entre les référents, les concepts, les signifiés, correspondent essentiellement à trois problèmes classiques, qui sont fortement liés : celui de la référence (des concepts ou des mots), celui du rapport entre le plan sémantique et le plan conceptuel, qui interroge la spécificité de la structuration linguistique du sens au regard

<sup>57</sup> Si l'on admet que l'homme n'a jamais de relation directe avec le monde mais toujours par le biais de représentations. En revanche, la catégorisation dans le champ scientifique est bien un type d'analogie homogène impliquant la réalité externe.

<sup>58</sup> La psychologie cognitive semble privilégier les analogies homogènes : elle étudie pratiquement toujours des « situations » qui sont de même nature et s'intéresse uniquement aux similarités entre les représentations de ces situations.

<sup>59</sup> Voir Monneret (2013)

d'une structuration conceptuelle indépendante des langues, et celui de l'ancrage sensori-moteur des structurations conceptuelles<sup>60</sup>.

Ce très bref aperçu de l'ensemble des similarités linguistiques envisageables donne déjà une idée de l'ampleur des processus analogiques à l'œuvre dans le langage. Si l'on se concentre maintenant sur les similarités prises en compte dans la notion d'iconicité, on obtient le tableau d'ensemble suivant :

Similarité→ ↓	Signes [FORMES+ REPRESENTATIONS]	Signifiants- ESM FORMES	Concepts-Signifiés REPRESENTATIONS
Signes [FORMES+ REPRESENTATIONS]	<i>Analogie homogène</i> Régularités morphologiques (motivation relative)		
Signifiants - ESM FORMES	[non pertinent] <sup>61</sup>	<i>Analogie homogène</i> Rimes Paronomase	
Concepts – Signifiés REPRESENTATIONS	<i>Analogie hétérogène</i> i) binaire Iconicité de la dénomination ii) proportionnelle Principes iconiques (principe de quantité, de proximité, d'ordre séquentiel, etc.)	<i>Analogie hétérogène</i> Onomatopée Symbolisme phonétique Iconicité de l'intonation <i>ICONICITE D'IMAGE</i>	<i>Analogie strictement homogène</i> Catégorisation  <i>Analogie homo- hétérogène</i> Métaphores <i>ICONICITE DIAGRAMMATIQUE SEMANTIQUE</i>
	<i>ICONICITE DIAGRAMMATIQUE STRUCTURALE</i> <sup>62</sup>		

Bien sûr, il ne s'agit encore une fois que d'un aperçu, limité aux cas les plus représentatifs<sup>63</sup>. Il conviendrait en effet, dans chacun des cinq cas fondamentaux (similarité entre formes<sup>64</sup>, entre représentations, entre signes, entre signes et représentations, entre formes et représentations) d'introduire systématiquement les distinctions entre analogie binaire et analogie proportionnelle, entre analogie strictement homogène et analogie homo-hétérogène<sup>65</sup>, et de prendre en compte la distinction entre le plan des structures et le plan des processus<sup>66</sup>. Mais ce tableau vise

<sup>60</sup> Pour une mise au point assez récente sur cette dernière question, voir le chapitre intitulé « The Role of Sensory and Motor Information in Semantic Representation : a review », de L. Meteyard et G. Vigliocco, dans P. Calvo et A. Gomila (2008, 293-312)

<sup>61</sup> On ne voit pas à quoi pourrait correspondre ce type de similarité. Dans le cas de l'autonymie, on a bien une relation particulière entre signe et signifiant, mais il s'agit d'une identité, non pas d'une similarité (puisque l'autonyme se caractérise par le fait qu'il a le même signifiant que le signe qui constitue son signifié).

<sup>62</sup> La distinction entre iconicité diagrammatique structurale et sémantique est proposée par Fischer et Nänny (1999 : 22).

<sup>63</sup> Et qui ne tient pas compte de la combinaison possible de deux ou plusieurs types d'analogies (par exemple entre signes d'une part et entre formes et représentations d'autre part) dans une seule et même production langagière (p. ex. *miauler* relève à la fois de l'analogie homogène entre signes (si on le compare à *aboyer*) et de l'analogie hétérogène entre formes et représentations (en raison de l'origine onomatopéique du radical). A cet égard, l'hypothèse d'une combinatoire des types analogiques me semble plus fructueuse que celle d'un continuum entre iconicité d'image et iconicité diagrammatique.

<sup>64</sup> Nous nous sommes limités à des exemples portant sur le signifiant oral mais il va de soi que le signifiant graphique ou gestuel doit également être pris en considération.

<sup>65</sup> Cette distinction vise à rendre compte du fait qu'un contraste peut être pertinent au sein d'une analogie homogène. Si une métaphore est une analogie homogène au sens où elle est fondée sur une similarité entre des entités de même nature ontologique (des représentations), elle est néanmoins fondée sur l'idée d'un contraste entre deux types de représentations entre lesquels une différence est perçue et qui est nécessaire à l'effet métaphorique. Je parle dans ce cas d'analogie homo-hétérogène. Cette solution permet de rendre compte du fait que le processus métaphorique est proche de celui de la catégorisation bien qu'il s'en distingue clairement, puisque cette dernière est une analogie strictement homogène.

<sup>66</sup> Par exemple, dans le cas de la similarité entre signes, le plan structurel renvoie au fait que la langue possède des structures régulières au plan morphologique (p. ex. *poirier* : *poire* = *bananier* : *banane*). Au plan des processus, la similarité relationnelle entre les quatre signes me

seulement à situer les principaux cas de l'iconicité linguistique dans l'ensemble des configurations analogiques impliquées dans le langage et dans les langues. On espère ainsi avoir clarifié la distinction entre iconicité diagrammatique et iconicité d'image, mais aussi et surtout avoir contribué à défendre l'idée que l'iconicité n'est pas qu'une erratique défailillance du principe de l'arbitraire du signe, puisqu'elle apparaît, en tant que phénomène de nature analogique, comme l'une des manifestations d'un processus cognitif fondamental.

## Bibliographie

- Bolinger, D. (1977) *Meaning and Form*, London and New York, Longman
- Castagne, E., Monneret, P. (à paraître), *Inter-compréhension et analogie*, Presses de l'Université de Reims.
- Deledalle, G. (1987) *Charles S. Peirce phénoménologue et sémioticien*, Philadelphia, John Benjamins
- Deledalle, G. (2002) « Du possible à l'existant par le discours », *Protée*, n°30, vol. 3, p. 25-30.
- Deroy, O., & Spence, C. (2013) « Why we are not all synesthetes (not even weakly so) ». *Psychonomic Bulletin & Review*, 20, 1-22.
- Dirven, R., Verspoor, M. (2004) *Cognitive Exploration of Language and Linguistics*, Amsterdam, Benjamins
- Fagot, J. et Parron, C. (2010) « Relational matching in baboons (*Papio papio*) with reduced grouping requirements », *Journal of Experimental Psychology : Animal Behaviour Processes*, 36, 184-193.
- Fischer, O. (2000) « Grammaticalisation : unidirectionnelle, non-réversible? The case of *to* before infinitive in English », Fischer, O., Rosenbach, A., Stein, D. (Eds.), *Pathways of change : grammaticalization in English*, Amsterdam, John Benjamins, p. 149-169.
- Fischer, O, Nänny, M. (1999) « Introduction. Iconicity as a creative force in language use », Fischer, O, Nänny, M. (eds), *Form miming meaning*, Amsterdam, John Benjamins, p. XV-XXXVI.
- Fónagy, I (1991) *La vive voix, essai de psycho-phonétique*. Paris, Payot
- Gentner, D. (1983) « Structure-mapping : A theoretical framework for analogy ». *Cognitive Science* 7: 155-170.
- Gentner D. et Markman A.B. (1997) « Structure-mapping in analogy and similarity », *American Psychologist*, 52 : 45-56.
- Gentner D., Holyoak K.J., and Kokinov B. (eds.) (2001) *The Analogical Mind: Perspectives from Cognitive Science*. Cambridge, MIT Press.
- Gentner, D. et Smith, L. (2012) « Analogical reasoning », in V. S. Ramachandran (Ed.) *Encyclopedia of Human Behavior* (2nd Ed.), pp. 130-136, Oxford, Elsevier.
- Goswami, U. (1992), *Analogical reasoning in children*, Erlbaum, Mahwah, NJ.
- Goswami, U., Brown, A.L. (1990), "Higher-order structure and relational reasoning: Contrasting analogical and thematic relations". *Cognition*, 36, 207-226.
- Hofstadter, D. (2001) « Analogy as the core of cognition », Gentner, D., Holyoak, K. J., Kokinov, B. N. (2001) *The Analogical Mind: Perspectives from Cognitive Science*, M.I.T. Press, p. 116-144
- Hofstadter, D. et Sander, E. (2013) *L'Analogie, cœur de la pensée*, Paris, O. Jacob
- Itkonen, E. (2005) *Analogy as Structure and Process*, Approaches in linguistics, cognitive psychology and philosophy of science, Amsterdam, John Benjamins
- Kleiber, G. (2001) *Remarques sur la dénomination*, *Cahiers de Praxématique*, 36, 21-41.
- Klinkenberg, J.-M. (1996) *Précis de sémiotique générale*. Bruxelles: de Boeck
- Lakoff G. et Johnson, M. (1985) *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit.
- Meteyard, L. et Vigliocco, G. (2008) « The Role of Sensory and Motor Information in Semantic Representation : a review », in Calvo, P., Gomila, A. (2008), *Handbook of Cognitive Science : An Embodied Approach*, Oxford, Elsevier, p. 293-312.
- Monneret, Ph. (2003) *Le sens du signifiant : implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Honoré Champion.
- Monneret, Ph. (2004), *Essais de linguistique analogique*, Dijon, ABELL

---

permet de deviner, si je ne le connais pas, le signifié attaché à l'un des quatre signifiants de ces signes (il s'agit donc d'une inférence), à condition que je connaisse celui qui correspond à chacun des trois autres.

- Monneret, Ph. (2005) « Relative Motivation in Gustave Guillaume's Theory », in Maeder, C., Fischer, O. et Herlofsky, W.J., *Outside-In — Inside-Out*, Iconicity in Language and Literature 4, Amsterdam, Benjamins
- Monneret, Ph. (à paraître) « Dénomination et analogie », in Petit G. *La dénomination : approches linguistique et terminologique*, Bibliothèque de l'Information Grammaticale, Leuven, Peeters
- Nobile, L. (2009) « L'apport de la théorie iconique du signe à la naissance de la linguistique comparée », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai - Philologia*, LIV/3, p. 165-178.
- Nobile, L. (2010) « Les Lumières françaises du conventionnalisme à l'iconicité », in Hassler, Gerda éd., *Nationale und transnationale Perspektiven der Geschichte der Sprachwissenschaft, Beiträge zur XI. Internationalen Konferenz zur Geschichte der Sprachwissenschaften (ICHoLS, Potsdam, 28. 8. – 2. 9. 2008)*, Münster, Nodus Publikationen
- Ohtake, Y., Haryu, E (2013) « Investigation of the process underpinning vowel-size correspondence », *Japanese Psychological Research* (publication en ligne)
- Peirce, C. S. (1998) *The Essential Peirce, Selected Philosophical Writings, Volume 2 (1893–1913)*, Peirce Edition Project, eds., Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis.
- Peirce, C. S. (1992) *The Essential Peirce, Selected Philosophical Writings, Volume 1 (1867–1893)*, Nathan Houser and Christian J. W. Kloesel, eds., Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis
- Peirce, C. S. (*CP*) *Collected papers*. Vols. 1-6 edited by Charles Hartshorne and Paul Weiss; vols. 7-8 edited by A. W. Burks. Cambridge: Belknap Press of Harvard University Press, 1958-1966
- Peterfalvi, J.-M (1971) *Recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique*, Paris, CNRS
- Rattermann, M. J. et Gentner, D. (1998) « The effect of language on similarity: The use of relational labels improves young children's performance in a mapping task ». In Holyoak, K. Gentner, D. et B. Kokinov (Eds.), *Advances in analogy research: Integration of theory & data from the cognitive, computational, and neural sciences* (pp. 274-282), Sophia, New Bulgarian University.
- Sander, E. (2000) *L'Analogie, du naïf au créatif*, Paris, L'Harmattan
- Richland, L.E., Morrison, R.G., & Holyoak, K.J., (2006) « Children's development of analogical reasoning: Insights from scene analogy problems », *Journal of Experimental Child Psychology*, 94, 249-273
- Spence, C., Parise, C. V. (2012), « The cognitive neuroscience of crossmodal correspondences », *i-Perception* 3(7), 410-412
- Spence, C. & Deroy, O. (2012) « Crossmodal correspondences: Innate or learned ? », *i-Perception*, 3, 316-318
- Spence, C., & Deroy, O. (2013) « How automatic are crossmodal correspondences ? » *Consciousness and Cognition*, 22, 245-260.
- Thibaut, J.-P., French, R. M., & Vezneva, M. (2010a) « Analogy-Making in children: The importance of processing constraints », *Journal of Experimental Child Psychology*, 1, 1-19
- Thibaut, J.-P., French, R. M., & Vezneva, M. (2010b), « Cognitive load and semantic analogies : Searching semantic space », *Psychonomic Bulletin & Review*, 2010, 17 (4), 569-574
- Thompson, R.K.R. et Flemming, T.M. (2008) « Analogical Apes and paleological monkeys revisited », *Behavioral and Brain Sciences*, 31, 149-150
- Tiercelin, C. (1993) *Peirce et le pragmatisme*, Paris, PUF